

Introduction

Aude DÉRUELLE

En 1986, dans *Les Lieux de mémoire*, au sein de la partie consacrée à la « Nation », une section sur l'historiographie détache les trois moments décisifs où se cristallise l'identité nationale. Les *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry, auxquelles Marcel Gauchet consacre un chapitre, inaugurent le dernier, « le grand cycle de la Nation s'affirmant souveraine¹ ». Voilà donc Augustin Thierry placé au rang des fondateurs de l'identité nationale et en retour dûment intégré à la mémoire de la nation. Et pourtant cette mémoire d'Augustin Thierry et de son œuvre, ainsi que son intégration au sein d'un panthéon national symbolique, est loin d'être évidente. Tout au plus le voit-on comme le représentant d'une histoire narrative jugée dépassée, dans un parallèle avec Michelet qui le dévalorise systématiquement², ou bien l'associe-t-on rapidement à Guizot à propos de l'entreprise étatique des « Monuments inédits du Tiers État³ ». Cette légitimation tardive a d'ailleurs suscité peu de travaux qui seraient venus entériner une telle reconnaissance. C'est cette mémoire problématique d'Augustin Thierry que l'on se propose d'interroger ici, à travers un bref bilan critique.

Les *Lettres sur l'histoire de France*, soit neuf articles parus en 1820 dans *Le Courrier français*, se présentent comme un manifeste très polémique qui dénonce les grandes histoires de France passées, et tout particulièrement celle de Velly et de ses continuateurs. La Révolution française agit comme un révélateur de leurs lacunes. Selon Thierry, les histoires de France sont des histoires de règnes, mais aucunement des histoires de la nation

1. D'après le titre d'une section de l'ouvrage de Pierre Nora : NORA Pierre, avant-propos à *La Nation*. 1. L'immatériel, Historiographie, in Pierre NORA (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. II : *La Nation*, vol. 1, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, t. I, p. 737.

2. Voir BARTHES Roland, « Le Discours de l'histoire » (1967), repris dans *Le Bruissement de la langue*, Paris, Le Seuil, 1984, p. 173. Cette histoire narrative est opposée à l'histoire symbolique et lyrique de Michelet, auquel Barthes avait consacré un ouvrage dès 1954. Voir également sur cette comparaison entre Michelet et Thierry les leçons 6 à 8 dans FEBVRE Lucien, *Michelet, créateur de l'histoire de France, cours au Collège de France. 1943-1944*, éd. Brigitte Mazon et Yann Potin, Paris, La Librairie Vuibert, 2014, p. 115-154.

3. Sur cette entreprise et le rôle joué par Thierry, voir dans ce volume la mise au point de Yann Potin.

et du peuple français : « la masse entière de la nation disparaît derrière les manteaux de cour⁴ ». Dans *Dix ans d'études historiques* (1835), Augustin Thierry revient sur la conviction enthousiaste qui l'animait alors : « Né roturier, je demandais qu'on rendît à la roture sa part de gloire dans nos annales, qu'on recueillît, avec un soin respectueux, les souvenirs d'honneur plébéien, d'énergie et de liberté bourgeoises ; en un mot, qu'à l'aide de la science unie au patriotisme, on fit sortir de nos vieilles chroniques des récits capables d'émouvoir la fibre populaire⁵. » Aussi toute l'histoire est-elle à ressaisir et à réécrire. Thierry ne rédige pas cette histoire de France qu'il appelle de ses vœux, même si un prospectus paru en 1824 chez Lecoq et Durey témoigne d'un projet avorté d'une « Histoire de France » en trente volumes⁶. Le jeune publiciste s'intéresse d'abord à l'histoire de l'Angleterre (1825) avant de revenir à l'histoire de France, par bribes : l'histoire des communes du XII^e siècle dans l'édition en volume des *Lettres sur l'histoire de France* (1827), l'histoire du haut Moyen Âge dans les *Récits des temps mérovingiens* (1840), en ouverture desquels il dresse ses *Considérations sur l'histoire de France*, qui est l'un des premiers grands textes historiques sur l'historiographie française. D'autres historiens s'attachent en revanche à configurer cette nouvelle histoire de France, que ce soit en écrivant l'histoire de la Révolution (Thiers, Mignet), en tentant une nouvelle écriture de l'histoire qui délaisse les événements jugés anecdotiques pour décrire la marche de la civilisation (Guizot), ou en brossant un tableau historique quelque peu décalé, inspiré de Froissart, qui met au centre les ducs de Bourgogne (Barante). Enfin, il y a le frère d'Augustin, Amédée, qui publie en 1828 une importante *Histoire des Gaulois*.

Cette nouvelle historiographie a été nommée « libérale » : il faut prendre garde à entendre ce mot dans le contexte de la Restauration. Les libéraux forment alors une nébuleuse peu homogène où se côtoient bonapartistes, admirateurs du système anglais, et penseurs d'un nouvel ordre politique et social. Ils ont tous en commun le rejet d'un gouvernement qui cherche à nier la réalité d'une société révolutionnée, voire rêve un retour impossible à l'Ancien Régime. « J'aspirais avec enthousiasme vers un avenir, je ne savais trop lequel, vers une liberté dont la formule, si je lui en donnais une, était celle-ci : *Gouvernement quelconque, avec la plus grande somme possible de garanties individuelles, et le moins possible d'action administrative*⁷. » Le flou de l'idéal politique d'Augustin Thierry est à l'image des luttes de l'époque, tout comme la primauté accordée à la liberté : « la royauté », dit

4. *Lettres sur l'histoire de France*, p. 64.

5. *Dix ans d'études historiques*, p. xvi.

6. Le projet, en collaboration avec Pierre-Rémy Crussolle dit Lami et Adrien Jarry de Mancy, vise à constituer une anthologie de chroniques anciennes (issues principalement du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*) selon l'ordre chronologique des événements.

7. *Dix ans d'études historiques*, p. viii.

à juste titre Camille Jullian, « était, à leurs yeux, une république idéale⁸ ». L'histoire a une portée alors éminemment politique : la parole, muselée au présent, puise dans le passé à la fois des explications sur la Révolution dont il convient de démontrer la nécessaire advenue et des arguments pour la conquête à venir des libertés publiques.

Certes, la monarchie de Juillet remodèle ce paysage historiographique, et explique en partie le relatif oubli qui l'a frappé. Alors que d'autres histoires (Michelet) s'écrivent, les historiens libéraux parviennent au pouvoir, parfois au plus haut niveau (Thiers, Guizot) : le régime de la monarchie de Juillet leur paraît l'aboutissement des luttes politiques qu'ils ont menées *via* l'écriture de l'histoire. Thierry n'habite pas les sphères de ce nouveau pouvoir : sa cécité de toute façon l'en empêcherait. Mais il l'a soutenu ardemment. Et il voit 1848 comme une « catastrophe » nationale, ainsi qu'il le dit dans son dernier ouvrage⁹. On comprend en ce sens que son intégration dans la mémoire républicaine soit problématique – si on le compare notamment à Michelet, dont l'œuvre phare sur la Révolution française (1847-1853) a accompagné l'éphémère Seconde République.

La flamme mémorielle d'Augustin Thierry paraît à ce point avoir été délicate à entretenir qu'elle fut l'objet d'une entreprise familiale concertée et continue, qui a eu ses derniers retentissements jusqu'au début du *xxi*^e siècle¹⁰. Amédée encourage l'attribution symbolique du nom d'Augustin Thierry à certains lieux blésois (rue, lycée) tout en éditant, à partir de 1858, les *Œuvres complètes* d'Augustin chez Furne, selon les dernières modifications souhaitées par l'auteur, et avec en introduction une « Notice sur la vie et les travaux de M. Augustin Thierry » par Gilbert, son fils, dans l'édition de 1867. Après la mort de son père, Gilbert va même jusqu'à transformer son nom de Thierry en celui d'Augustin-Thierry. Le centenaire de la naissance célébré à Blois le 10 novembre 1895¹¹ marque une étape importante de ce processus : inauguration du buste place Victor Hugo, cérémonies de commémoration avec plusieurs discours dont ceux de Henri Wallon, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (à laquelle Thierry a appartenu), et, pour l'Académie française (le prix Gobert avait été décerné à vie en 1840 pour les *Récits sur les temps mérovingiens*), de Ferdinand Brunetière¹². Mais

8. JULLIAN Camille, « Augustin Thierry et le mouvement historique sous la Restauration », *Revue de synthèse historique* n° 38, 1906, p. 137. Il s'agit du texte d'une conférence faite à l'École pratique des hautes études le 9 novembre 1906.

9. Préface à *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État*, p. x.

10. Sur ce sujet, voir DÉRUELLE Aude et POTIN Yann, « Les Augustin-Thierry : une famille de papiers », in Frédérique AMSELLEM, Louis HINCKER, Arnaud HUFTIER et Marc LACHENY (dir.), *Les Archives familiales des écrivains. Des matériaux, un motif, une question*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2017, p. 105-129.

11. DUFAY Pierre et RIBOUR René, *Le Centenaire d'Augustin Thierry. Les Fêtes de Blois du 10 novembre 1895*, Blois, Migault & C^{ie}, 1895.

12. Reproduit dans BRUNETIÈRE Ferdinand, « L'Œuvre d'Augustin Thierry », *Revue des deux Mondes*, CXXXII, 1895, p. 469-480. Brunetière était le directeur de la *Revue des deux Mondes* depuis 1893.

ce dernier tient un propos marqué au coin de la condescendance. Thierry est bien trop caractérisé par l'exubérance romantique à ses yeux, comme en témoigne sa tentative de réforme des noms propres anciens (Hlode-wig pour Clovis) qui a suscité des débats en son temps, avec des partisans (Fauriel, Chateaubriand¹³) et des détracteurs (Nodier). En définitive ce n'est qu'en l'adoubant classique, en arasant toute la vigueur et l'originalité de son style, que Brunetière parvient à en faire l'éloge : « Vivants de la vie de leur siècle, sa Frédégonde ou son Thomas Becket vivent de la vie aussi de tous les temps [...] on y avance presque du même pas dans la connaissance de l'homme [...] c'est ici, de tous les caractères qui distinguent les œuvres qu'on appelle "classiques" le plus rare et le plus éminent¹⁴. » Un tel point de vue révèle la difficulté à intégrer Thierry dans un panthéon – qu'il soit littéraire (le fameux canon) ou politique (républicain), même si les *Récits des temps mérovingiens* sont un livre de prix goûté par le système scolaire, ainsi qu'en témoignent les nombreuses rééditions au XIX^e siècle (par exemple, 8 pour la seule année 1887), occultant d'ailleurs le reste de l'œuvre.

Cinquante ans après sa mort, le versement des œuvres de Thierry au domaine public suscite un bref intérêt. Charles-Marie Des Granges appelle à des travaux sur cet historien trop délaissé, et réclame notamment une bibliographie précise de ses articles, ainsi qu'une édition critique de ses premières œuvres¹⁵. Thierry semble en effet quelque peu oublié à cette époque ; la dernière édition intégrale des *Récits des temps mérovingiens* date de 1888. L'analyse de Des Granges a surtout pour mérite de faire revivre les articles de critique littéraire et musicale¹⁶ que Thierry n'a pas cru bon reprendre dans *Dix ans d'études historiques* ; pour le reste, il est assez lapidaire dans ses jugements, les vues littéraires et artistiques de Thierry étant selon lui trop soumises à un point de vue saint-simonien et utopiste. Il y a enfin peu après l'article de Camille Jullian, qui s'est surtout attaché à la manière dont le contexte politique de la Restauration pouvait expliquer la pensée de Thierry, soucieuse, depuis son article sur « Jacques Bonhomme » jusque ses travaux sur le tiers état, de configurer une autre histoire de France¹⁷.

C'est le petit-fils d'Amédée, Augustin Augustin-Thierry, qui fait paraître une œuvre décisive en 1922, *Augustin Thierry d'après sa correspondance*

13. Dans sa préface aux *Études historiques* (1831), Chateaubriand loue les « heureuses innovations de l'École Moderne » et salue le travail d'Augustin et d'Amédée Thierry : « Il était dans la destinée des deux frères de m'instruire et de me décourager » (*Œuvres complètes*, Paris, Ladvocat, t. IV, p. cxvii).

14. BRUNETIÈRE Ferdinand, art. cité, p. 479.

15. DES GRANGES Charles-Marie, « Notes romantiques : Augustin Thierry journaliste d'après des documents inédits (1819-1820) », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, XII, 1905, p. 611.

16. Sur ces articles, voir dans le volume la contribution de Stéphane Zékian.

17. Camille Jullian avait abordé rapidement l'œuvre d'Augustin Thierry dans ses *Notes sur l'histoire en France au XIX^e siècle*, parues en 1897. Suivant explicitement la classification de Chateaubriand établie dans la préface aux *Études historiques* (1831) entre école philosophique et école narrative, Jullian situe Thierry dans cette dernière aux côtés de Barante – ce qui est très simplificateur.

et ses papiers de famille¹⁸. Augustin Augustin-Thierry écrit la biographie de son grand-oncle, en forme d'hagiographie du martyr d'un historien aveugle. Mais l'intérêt de l'entreprise est ailleurs : outre les réflexions sur la réforme historiographique initiée par l'historien, l'ouvrage met en lumière les archives familiales. L'auteur transcrit ainsi de nombreuses lettres inédites entre l'historien et ses contemporains, et fait état d'ébauches et de projets, notamment une histoire de Philippe-Auguste. L'ouvrage est préfacé par Gabriel Hanotaux, membre de l'Académie française, qui reprend l'argumentaire développé par Brunetière : il exonère Augustin Thierry du romantisme en l'adoubant classique. Nul doute que cet ouvrage n'ait relancé un certain intérêt pour cet historien, du moins dans le cadre du système scolaire : en 1935, les *Récits des temps mérovingiens* font l'objet d'un petit « classique Larousse », et c'est le tour, en 1936, de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre*¹⁹. Le centenaire de la mort, en 1956, est encore la grande affaire du petit-neveu. Mais Augustin Augustin-Thierry meurt deux mois avant la date anniversaire, et cent ans après son aïeul. La cérémonie se résume alors à deux discours tenus le 7 juin aux Archives : celui de François Albert-Buisson, de l'Académie française, dans la continuité des arguments de Brunetière ou de Hanotaux, qui vante le style classique d'Augustin Thierry ; celui de Robert Fawtier, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fort critique, qui réduit l'œuvre de Thierry à quelques exercices de style dépassés sans valeur historique, même s'il reconnaît que la cécité de l'historien l'a conduit à inventer une « méthode de travail en équipe²⁰ » préfigurant le fonctionnement de la recherche moderne. Enfin la descendante d'Augustin Augustin-Thierry, Baptistine, s'est attachée, jusque dans ses derniers jours, à perpétuer la mémoire de son aïeul : en fondant des prix Augustin Thierry (à l'Académie française en 1991, aux Rendez-vous de l'histoire en 1997, à Paris en 2007 par volonté testamentaire), en suscitant l'écriture d'une biographie, par Anne Denieul Cormier (elle paraît juste en 1996, après le bicentenaire, qui a donné lieu à une journée d'études non publiée), en léguant enfin les archives familiales à diverses institutions blésoises²¹.

Le 27 juillet 1854, dans une lettre à Engels, Marx, qui vient tout juste de lire l'*Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État*, recon-

18. AUGUSTIN-THIERRY Augustin, *Augustin Thierry d'après sa correspondance et ses papiers de famille*, Paris, Plon-Nourrit, 1922. Un premier jet a été publié dans la *Revue des deux Mondes* en six livraisons (15 octobre, 1^{er} novembre et 15 décembre 1921, 1^{er} janvier, 1^{er} février et 15 mars 1922).

19. *Récits des temps mérovingiens* (extraits), avec une notice, des notes, des jugements, un questionnaire et des sujets de devoirs, par Joseph Chartrou-Charbonnel, Paris, Larousse, 1935 ; *Histoire de la conquête d'Angleterre* (extraits), avec une notice biographique, une notice historique et littéraire, des notes explicatives, des jugements, un questionnaire et des sujets de devoirs, par George Roth, Paris, Larousse, 1936.

20. FAWTIER Robert, *Célébration du centenaire de la mort d'Augustin Thierry, aux Archives de France, à Paris, le 7 juin 1956*, Paris, Institut de France, Firmin-Didot, 1956, p. 13.

21. Voir en annexe de ce volume le descriptif des archives par Yann Potin.

naît en Augustin Thierry le « père de la lutte des classes²² », tout en pointant les contradictions de sa pensée qui refuse de voir les tensions au sein même du tiers état, entre le peuple et la bourgeoisie. De là découle l'intérêt à la fois marqué et distancié de la pensée marxiste pour l'œuvre de Thierry. Gheorgi Plekhanov célèbre ainsi à sa façon le centenaire de la naissance de l'écrivain en révélant la manière dont cette école de pensée historique, sous la Restauration, avait inventé le concept de luttes des classes, mais sans pour autant voir les soubassements sociaux et surtout économiques de cette théorie encore trop limitée au politique²³. C'est à travers ce prisme également (il se réfère aux analyses de Marx et de Plekhanov) que Boris Reizov, dans son œuvre monumentale *L'Historiographie romantique française*, parue en 1956, l'année du centenaire de la mort de l'historien, consacre un long chapitre à Augustin Thierry. Mais ce n'est pas la dernière œuvre sur le tiers état, c'est le premier Thierry, celui de la Restauration, qui le retient – il aborde fort peu l'œuvre de l'historien postérieure à *Dix ans d'études historiques*, puisque son ouvrage porte sur la période allant de 1815 à 1830. Après avoir expliqué ce qui a éloigné Thierry de Saint-Simon, son double refus du modèle anglais et du jacobinisme centralisateur, Reizov explore surtout le concept de *conquête*, que ce soit dans ses dimensions politique, historique, ou poétique, en consacrant de longs développements à *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Pour Reizov, c'est la « fougue » et la « passion » du jeune libéral « qui firent de Thierry un historien [...] ». C'est cette passion qui lui permet de distinguer derrière chaque parole des chroniqueurs du Moyen Âge les mœurs et l'esprit du peuple²⁴ ». Il s'intéresse à l'historien des vaincus, des particularités et des valeurs nationales disparues : aussi insiste-t-il sur la lecture de Scott, déterminante selon lui en ce qu'elle a mis en évidence aux yeux de Thierry « un profond relief ethnographique dans le pays aplani maintenant par la civilisation²⁵ ». Reizov conclut son étude par des perspectives poétiques et stylistiques, en montrant que la fameuse « couleur locale » engage un débat proprement historique – rendre sa couleur à chaque époque, pour éviter l'anachronisme, restaurer sa réalité concrète. Il lui revient ainsi non seulement d'avoir mis en lumière ce premier Thierry, que les commentateurs de la fin du siècle voulaient oublier afin d'en faire le seul historien classique des *Récits des temps mérovingiens*, mais plus encore d'avoir su montrer, au rebours des lectures de la fin du XIX^e siècle, que c'est bien le romantisme qui

22. MARX Karl, lettre à Engels du 27 juillet 1854, *Correspondance*, éd. Gilbert Badia et Jean Mortier, Paris, Éditions sociales, t. IV, 1974, p. 148.

23. PLEKHANOV Gheorgi, « Augustin Thierry et la conception matérialiste de l'histoire », *Le Devenir social*, n° 8, 1895, p. 694-709.

24. REIZOV Boris, *L'Historiographie romantique française. 1815-1830*, Moscou, Éditions en langues étrangères, s. d. [1956], p. 129-130.

25. *Ibid.*, p. 153.

fait de Thierry un grand historien – et c'est d'ailleurs le titre qu'il donne à ce chapitre : « le romantisme militant ».

Prolongement de cette perspective marxiste? Toujours est-il que, dans les décennies 1950-1970, les études majeures consacrées à Thierry se sont majoritairement attardées sur les soubassements politiques de son œuvre et que de manière symptomatique, ces études ne relèvent pas de la recherche française, mais sont issues de travaux anglo-saxons (dans une perspective littéraire ou historique). Peu de temps après la somme de Reizov, Stanley Mellon revient sur l'historiographie française dans *The Political Uses of History, a Study of Historians in the French Restoration*. Mais si selon lui Thierry est peut-être « le plus grand historien français de la Restauration²⁶ », il ne lui accorde que quelques pages sur l'ensemble de l'ouvrage (il s'intéresse aux articles du *Censeur européen* et du *Courrier français*), concentrant ses analyses sur Guizot, en raison du rôle politique qui sera le sien ultérieurement.

L'ouvrage de Rulon Nephi Smithson, *Augustin Thierry: Social and Political Consciousness in the Evolution of a Historical Method*, paru en 1973²⁷, est la seule étude d'envergure entièrement dédiée à Thierry hormis les biographies du petit-neveu et plus tard, d'Anne Denieul Cormier. C'est l'évolution politique d'Augustin Thierry qui retient Smithson, qui la traque chronologiquement dans tous les textes édités de l'historien, depuis les articles parus dans le *Censeur européen* et les brochures rédigées avec Saint-Simon jusqu'à la dernière œuvre consacrée au tiers état. Il la saisit à la fois à travers le processus historique et le parcours biographique, au fil des régimes et de la santé précaire d'un homme aveugle et paralytique à trente-trois ans. Smithson décèle ainsi un virage politique de Thierry dès la fin de la Restauration, visible dans la seconde édition des *Lettres sur l'histoire de France* (1829), dû selon lui à la nécessité de se rapprocher du régime afin d'en retirer des subsides, ce qui se traduit par la candidature à l'Académie des belles-lettres. L'un des points forts de cet ouvrage, outre l'intime connaissance des textes et du contexte – l'auteur convoque de nombreuses correspondances, éditées par Augustin Augustin-Thierry ou inédites, telle celle avec Ary Scheffer conservée à l'Arsenal – réside en effet dans l'étude des variantes des différentes éditions : car Thierry n'a eu de cesse de revenir sur ses œuvres, les remaniant et s'interrogeant jusqu'à la fin, comparant cet incessant labeur à un « travail de Pénélope²⁸ » qui défait et retisse sa toile, « manie périodique, dont il m'est impossible de me défaire²⁹ » écrit-il à la

26. MELLON Stanley, *The Political Uses of History, a Study of Historians in the French Restoration*, Stanford (Californie), Stanford University Press, 1958, p. 9.

27. SMITHSON Rulon Nephi, *Augustin Thierry: Social and Political Consciousness in the Evolution of a Historical Method*, Genève, Droz, 1973.

28. *Dix ans d'études historiques*, p. XIX.

29. AUGUSTIN-THIERRY Augustin, « La princesse Belgiojoso et Augustin Thierry : lettres inédites », *Revue des deux Mondes*, t. XXIX, 1925, p. 681. Les notes manuscrites conservées aux Archives départementales du Loir-et-Cher, dont n'a pas eu toutefois connaissance Smithson, témoignent de ces remaniements.

princesse Belgiojoso. Là encore, c'est l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre* qui retient cet auteur anglo-saxon, au détriment peut-être des *Récits des temps mérovingiens*, dont il n'évoque pas par exemple le dernier récit publié plus tardivement. Sont ainsi mises en lumière les modifications du texte, depuis son édition originale de 1825 jusqu'à l'ultime version à laquelle Thierry travaille avant de mourir en passant par la troisième édition de 1830, qui change déjà radicalement le sens et la portée de l'œuvre, et que Smithson lit comme un vrai reniement – comme si Stendhal se décidait en définitive pour Racine face à Shakespeare, dit-il plaisamment³⁰ – à travers par exemple la réhabilitation de grandes figures comme Charlemagne, ou plus généralement l'évolution du style vers une forme de classicisme. Smithson montre comment, après la révolution de Juillet, la mise à l'écart de Thierry au début du régime a pu lui permettre d'adopter une posture critique, bien qu'il lui soit favorable : face à la participation active des anciens historiens au pouvoir, il se rêve comme une sorte de « conservateur de la méthode et du style en histoire³¹ », comme il y a un conservateur des monuments historiques, les études historiques étant trop délaissées selon lui – et c'est ce qui donne lieu au projet de *Dix ans d'études historiques*. Smithson ne se prive pas de critiquer ce qu'il nomme « l'égoïsme » de l'auteur, « exacerbé à la fois par son isolement et par ce que l'on pourrait caractériser comme une douce paranoïa³² ». En somme, tout l'ouvrage est écrit au rebours de l'hagiographie du petit-neveu : il s'agit de montrer comment le double contexte biographique et politique a fait d'un fervent libéral un véritable conservateur.

Trois ans plus tard, Lionel Gossman (universitaire américain d'origine écossaise) fait paraître une analyse³³ qui se situe à première vue dans la continuité des travaux de Mellon et de Smithson, puisque l'auteur s'intéresse au rôle politique de l'histoire chez Thierry. Il prend toutefois nettement ses distances avec l'étude précédente, qui aurait le tort de donner de Thierry l'image d'un homme « désagréable, vaniteux, pleurnicheur³⁴ », l'étude du double déterminisme biographique et politique sacrifiant selon lui l'intérêt et la portée proprement historiques de son œuvre. L'étude de Gossman est de fait moins monolithique et recouvre des questions variées : il s'intéresse de près à l'écriture de l'histoire, et révèle ainsi la révolution poétique qu'a dû entreprendre Thierry en envisageant une histoire de la bourgeoisie, une histoire sans grands exploits ni héros, une histoire plus raisonnable que passionnée – ce qui explique, en définitive, la fascination

30. SMITHSON Rulon Nephi, *op. cit.*, p. 157.

31. Lettre à Guizot du 3 septembre 1833.

32. SMITHSON Rulon Nephi, *op. cit.*, p. 177. Je traduis.

33. GOSSMAN Lionel, « Augustin Thierry and Liberal Historiography », *History and Theory, Studies in the philosophy of History*, vol. 15, n° 4, Middletown, Wesleyan University Press, 1976, p. 3-83.

Repris dans *Between History and Literature*, Harvard, Harvard University Press, 1990, p. 83-151.

34. *Ibid.*, p. 345, note 1. Je traduis.

de Thierry pour la violence, celle des conquérants envers les vaincus dont il défend pourtant la cause, en vue de dynamiser le récit historique. Gossman est ainsi amené à revenir sur le concept d'unité, dont le questionnement est de fait central dans la pensée et l'écriture de Thierry. Contre « l'unité historique », l'historien dresse une recommandation : « Le grand précepte qu'il faut donner aux historiens, c'est de distinguer au lieu de confondre ; car, à moins d'être varié, l'on n'est point vrai³⁵. » Et Thierry d'appeler à une histoire des provinces, une histoire qui s'adapte à son objet et ne doit pas s'apparenter à un beau discours rhétorique. Reizov s'était déjà intéressé à cette question : selon lui, l'unité classique de la forme devenait l'unité romantique de l'idée chez Thierry – tous les faits issus de matériaux divers, chroniques et légendes, créant la grande fresque de la conquête. Gossman en livre une autre interprétation : seules la division et la violence ont une histoire, tandis que l'unité et les progrès de la civilisation ne sauraient donner lieu à un récit. D'un point de vue artistique, Thierry serait pour ainsi dire contraint à intégrer dans sa pensée et sa pratique d'historien des concepts qu'il récuse politiquement. Outre la perspective plus moderne qui l'anime, à travers notamment l'analyse d'une guerre des sexes à l'œuvre dans les *Récits des temps mérovingiens*, l'étude de Gossman a le mérite de restituer une certaine vigueur à l'œuvre de Thierry, y compris dans ses ouvrages les plus tardifs. On pourra toutefois minimiser le rapprochement qu'il effectue entre la pensée de Constant et celle de l'historien libéral.

Ces travaux venus des pays anglo-saxons n'ont guère suscité d'échos ni même d'intérêt en France : on notera pour mémoire l'article de Jacques Neefs³⁶, qui avait le mérite incontestable de prendre acte de ces études, tout en offrant un parcours original à travers les *Considérations sur l'histoire de France*, texte souvent délaissé, en montrant que l'intuition de Thierry est que « l'interprétation historique ne peut se penser comme extérieure à l'édification historique³⁷ ». Dans *Les Maîtres de l'histoire. 1815-1850*, paru la même année que le tome de « La Nation » des *Lieux de mémoire*, Jean Walch ne consacre qu'une dizaine de pages à Augustin Thierry : minimisant en définitive la rupture entre le maître et le disciple, il décèle une influence profonde des idées saint-simoniennes sur un jeune homme dont la pensée n'était pas encore formée³⁸.

Depuis les années 1980, rares sont les études qui sont revenues sur Thierry, ce qui révèle que l'intégration *a posteriori* de Thierry dans le panthéon de la nation demeure pour le moins problématique. Symptomatiquement, ce sont deux nouvelles études anglo-saxonnes qui voient le jour. Ceri Crossley,

35. *Lettres sur l'histoire de France*, p. 69.

36. NEEFS Jacques, « Augustin Thierry : le moment de la "véritable" histoire de France », *Romantisme*, n° 28, 1980, p. 289-303.

37. *Ibid.*, p. 296.

38. WALCH Jean, *Les Maîtres de l'histoire. 1815-1850*, Paris/Genève, Champion/Slatkine, 1986. Cet ouvrage recèle un certain nombre d'erreurs, notamment de datation.

spécialiste de Quinet, livre une synthèse sur l'historiographie romantique dans laquelle il consacre un chapitre à Augustin Thierry³⁹ : son analyse se concentre à nouveau sur les soubassements politiques de ses écrits, suivant en cela les travaux précédents, mais décentre quelque peu le regard, en s'intéressant moins à la notion de conquête qu'à celle de tiers état. *The Clothing of Clio* de Stephen Bann, dans la perspective de l'histoire de l'art, dresse une comparaison entre Thierry, Barante et Michelet, étudiant leurs rapports aux sources, et notamment leur usage de la note de bas de page – ce qui avait déjà retenu l'attention de Gossman⁴⁰. L'ouvrage reprend à cet auteur l'utilisation des figures de style⁴¹ pour caractériser la conception de l'histoire chez ces historiens (la métonymie chez Barante, la métaphore chez Thierry), en travaillant notamment sur les illustrations de certaines éditions et le concept de couleur locale. Citons enfin quelques études isolées qui ont paru plus récemment : l'article de Loïc Rignol⁴² qui s'intéresse au concept historique et politique de « race », celui de Paule Petitier consacré aux *Récits des temps mérovingiens* et à leur modèle d'écriture tragique⁴³, ou enfin l'étude d'Aurélien Aramini⁴⁴ sur la conception historique du langage chez Thierry.



Ce présent volume⁴⁵ cherche donc à combler une lacune sur cet historien, en revenant, à partir d'une trame biographique, sur son parcours et ses œuvres phares. Sont ainsi abordés les premiers pas d'Augustin Thierry, qui a été un temps disciple de Saint-Simon – avec lequel la rupture demeure mystérieuse (Philippe Régner), avant de mener une carrière de publiciste, traitant tous les sujets d'actualité culturelle (Stéphane Zékian). Est aussi explorée son écriture de l'histoire, centrée autour de la question de la représentation des discours (Dominique Dupart) et du pittoresque (Odile Parsis-Barubé). Le volume revient ensuite sur l'une de ses œuvres majeures, l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, peu connue aujourd'hui en France, dans une comparaison avec des historiens britanniques (Fiona McIntosh-Varjabédian), avec Michelet (Paule Petitier), ou dans des éditions illustrées (Stephen Bann). Le cœur de cet ouvrage est consacré à la représentation du Moyen Âge, auquel le nom d'Augustin

39. CROSSLEY Ceri, « Augustin Thierry (1795-1856) and the project of national history », *French Historians and Romanticism*, Londres, Routledge, 1993, p. 45-70.

40. GOSSMAN Lionel, *op. cit.*, p. 130.

41. On peut y déceler l'influence de la pensée de WHITE Hayden, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1973.

42. RIGNOL Loïc, « Augustin Thierry et la politique de l'histoire. Genèse et principes d'un système de pensée », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 25, 2002, p. 87-100.

43. PETTIER Paule, « Du drame à la tragédie : l'évolution de la conception de l'histoire chez Augustin Thierry », *Cahiers de narratologie*, n° 15, 2008 [https://narratologie.revues.org/819].

44. ARAMINI Aurélien, « L'archéologie linguistique du pouvoir et du peuple chez Augustin Thierry », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 49, 2014, p. 179-193.

45. Il est issu d'un colloque qui s'est tenu au Château de Blois lors des Rendez-vous de l'Histoire 2013.

Thierry est toujours associé, et dont il a contribué à façonner des représentations, que ce soit par sa lecture de cette période, forgée sur l'affrontement entre les races, les Gallo-Romains et les Barbares (Bruno Dumézil), la nouveauté de ses tableaux, qui ont pu susciter l'intérêt des illustrateurs et des peintres tel Laurens (Agnès Graceffa et Sophie-Anne Leterrier) ou l'élaboration d'un mythe des origines (Isabelle Durand). Le parcours s'achève avec la dernière œuvre à laquelle Thierry, commandité par Guizot, a consacré de nombreuses années, les « Monuments inédits du Tiers État », du problématique projet et de ses nombreux collaborateurs (Yann Potin) à sa réception lors de sa parution (Sylvain Venayre). Enfin, le dernier chapitre se tourne vers le frère d'Augustin, Amédée, historien également, auteur d'une *Histoire des Gaulois* (Aurélien Aramini) mais qui a également mené une carrière préfectorale (Pierre Allorant) avant d'être sénateur sous l'Empire. Un exposé présentant les archives d'Augustin Thierry (Yann Potin) clôt le volume.

Ces approches diverses permettent de redécouvrir un auteur qui a joué un rôle majeur dans la constitution de la discipline historique au lendemain de la Révolution. En portant sur l'écriture de l'histoire et ses soubassements idéologiques tout comme sur le contexte institutionnel de l'historiographie révolutionnée, les réflexions sur l'œuvre de Thierry s'inscrivent en effet plus généralement au sein de l'intérêt renouvelé sur les intersections possibles (ou non) entre disciplines littéraire et historique⁴⁶.

46. Sur ce sujet, voir entre autres JABLONKA Ivan, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Le Seuil, 2014. L'auteur s'intéresse d'ailleurs à l'influence de Walter Scott sur Augustin Thierry (p. 52-57).